

# MÉLANGES RELIGIEUX.

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII.

Montreal, Mardi, 19 Juin 1849.

No. 80

### LETTRE

DU R. P. ALEX. TACHÉ, O. M. I.,

A UN PÈRE DE LA MÊME SOCIÉTÉ.

LAC CARIBOU, 16 Avril 1848.

Mon Révérend et bien cher Père,

Un mot sur notre établissement. Notre maison, comme toutes celles du pays est construite en bois. Pendant plus de 15 jours, M. Lafliche et moi, nous avons pétri de la terre avec du foin, ce mélange porte le nom de *torche*, appliqué contre les pièces de la maison, il remplace assez désavantageusement le mortier de chaux. Au lieu de ces riches peintures, dont on enduisait les parois de votre palais de Longueuil, nous avons à l'approche des froids trempé modestement un torchon dans un mélange de terre et de cendre et puis frotté de notre mieux tout l'intérieur de notre chaumière, tant pour la décoration que pour fermer les ouvertures qui semblaient promettre un passage trop facile au froid. Mais voilà que l'air extérieur mécontent de ce que nous lui refusons l'hospitalité, entreprend de se venger d'une manière bien cruelle; il se niche dans la cheminée et nous renvoie au nez toute la fumée. Après quinze jours de souffrances, nous étions à la veille d'être métamorphosés en jambons, ce qui nous décida à construire une autre cheminée. La neige avait déjà enveloppé la terre de son blanc manteau et la nature hivernale avait jeté ses solides ponts sur les lacs, cependant il nous fallait trouver notre nourriture dans ces mêmes lacs. Que faire donc? Tout simplement percer cette épaule de glace et introduire dessous 6, 8 et jusqu'à dix rets, et tous les matins, par des froids jusqu'à 35° aller décrocher les pauvres poissons qui avaient le bon esprit de s'y enlarrasser. Voilà la façon de vivre de ces pays-ci. Il faut avouer qu'elle incommoderait plus d'un homme, élevé dans les pays chauds, mais les robustes enfants du Nord se font à cette besogne. J'ai moi-même été aux rets, plusieurs fois; on souffre les premiers jours, mais l'habitude adoucit ce tourment et je finirai peut-être par faire un bon pêcheur.

Je suis toujours mortifié de n'avoir point un de nos pères pour compagnon; mais à part ce titre, M. Lafliche possède tous ceux qui peuvent lui concilier l'estime et le respect. Il veut bien passer pardessus ses imperfections et nous conduits ensemble des jours heureux. Le cher confrère a été bien visité cette année; à la triste nouvelle de la mort de sa mère est venue se joindre une infirmité qui l'a forcé de garder la maison tout l'hiver. Des phages se sont formés dans une jambe et un bras, ce qui l'incommoda beaucoup, et privera peut-être bientôt les missions des secours qu'elles peuvent recevoir de ce zélé et vertueux prêtre. Le bon Dieu a pitié de ma faiblesse et ne m'envoie pas de semblables épreuves. Je me porte très-bien.

Il me tarde d'apprendre quel a été le résultat du voyage du bon P. Léonard. S'il avait eu le bon effet de nous gagner quelques sujets, je m'en réjouirais beaucoup; car il y a dans l'imminence de jours habités, beaucoup de postes, non encore visités et qui réclament un prompt secours. Si nous pouvions nous multiplier, j'aurais été déjà à plus de 500 lieues porter la bonne nouvelle et je suis convaincu qu'elle eût été reçue avec joie par un grand nombre de peuplades. En attendant, le malheur est qu'un grand nombre de ces infidèles meurent sans avoir reçu le baptême. D'ailleurs l'hérésie qui nous poursuit l'épée dans les reins, suit profiter de tout. C'est ainsi qu'au lac Laronge, tous les Sauvages sont protestants; ce malheur n'aurait point eu lieu, si des prêtres fussent venus ici, deux ans plutôt; ces Sauvages nous le disaient eux-mêmes. Je sais que le besoin de sujets se fait sentir partout, mais le besoin est encore plus impérieux dans les pays infidèles, parce que là les âmes ne reçoivent aucun secours quelconque. Aussi, mon cher père, je suis convaincu que notre cause trouvera toujours en vous un défenseur zélé.

Depuis mon arrivée à Pile à la Croix, j'ai fait trois voyages d'assez long cours. Celui d'Athabascaw m'a procuré beaucoup de consolations. J'ai trouvé là des Sauvages qui ont montré des dispositions, aux quelles on ne peut pas naturellement s'attendre. Quoiqu'ils n'eussent point encore vu de prêtres, ils savaient tous leurs prières en français. Le jour ne suffisait pas à leur zèle, il fallait y consacrer une bonne partie de la nuit. Je n'ai pas été libre une seule fois, avant onze heures du soir. C'est dans de pareilles circonstances qu'il faut être missionnaire. Je n'ai pas été tout à fait deux mois absent et j'ai fait 194 baptêmes. Ces bons Sauvages désiraient vivement que je passasse l'hiver avec eux. Dans l'impossibilité de me rendre à leur désir, je leur promis de les aller visiter encore l'automne prochain. Je me rendrai de là sur les terres des Montagnais, où il y a un bon nombre de ces Sauvages qui n'ont point encore entendu parler de Dieu et qui désirent ardemment ce bonheur. C'est dans le district d'Athabascaw que se trouve la rivière à la Paix. Les Castors qui en habitent les bords, sont eux aussi très bien disposés. M. Bourassa les visite cette année, pour la seconde fois; mais la distance trop grande de cette place à sa résidence ordinaire, ne lui permettra plus d'y revenir, et les deux postes de cette rivière deviendront le partage de ceux de nos pères, qui seront envoyés à Athabascaw. Il serait très à propos de visiter les grands lacs des Esclaves et le fleuve McKenzie où il y a de nombreuses tribus, dont quelques unes au moins soupirent déjà après ce bonheur. Vous voyez, mon R. Père, que les pays à parcourir ne nous manquent pas, que ce sont les ouvriers qui manquent aux pays. La moisson est abondante, prions donc le Père de famille qu'il envoie des ouvriers. Je fis le voyage à Athabascaw en petit canot, avec deux Sauvages et un jeune métis pour servir ma mousche. L'un de mes Sauvages me donna une leçon qui caractérisa bien la naïveté de ces enfants de la nature. On avait en la bonté de me donner l'hospitalité au fort et je prenais mes repas avec les commis-

Je croyais de stricte convenance de rester après le repas m'entretenant avec mon hôte pendant quelques instants; c'était le seul moment de la journée où je pouvais le voir. Un jour il n'y avait pas encore cinq minutes que nous avions fini de dîner, le domestique, ôtant la table, mon Sauvage s'aperçut, que le repas était terminé, entrant brusquement dans l'appartement et m'adressant la parole en Montagnais d'un ton joliment s'évère: que fais-tu ici, ne dit-il, tu parles inutilement avec ce petit chef, tandis qu'il y a, dans la chambre, un grand nombre de Montagnais qui l'attendent; tu ferais mieux de les rejoindre et de les instruire. Je traduisis la réprimande à mon hôte; elle me servit d'exci-tant pour cette fois et pour bien d'autres. Je repartis d'Athabascaw le 27 Septembre, et n'arrivai chez nous qu'après huit jours de marche; quatre jours après, la navigation des petites rivières était interrompue. Le jour de la Toussaint au soir, par un temps affreux, je vis arriver un Sauvage; c'était précisément le frère de celui dont je viens de vous parler. Quelle affaire, lui dis-je, nous t'amène par un temps pareil? Mon père se meurt, nous répondit-il, il demande qu'on vienne le baptiser. Il faisait nuit, le Sauvage était fatigué, nous n'avions point de raquettes, en sorte qu'il n'était pas possible de partir le même soir. Le lendemain j'en envoyai chercher des raquettes au fort et me mis en route à zec mon Sauvage. Les chemins n'étaient rien moins que beaux. Il fallait passer une partie du lac en canot, ailleurs. Peu était monté sur la glace, ce qui ne m'accablait pas fort pour monter à la raquette. Dans le bois je mesurai deux pieds et demi de neige tombée la veille. Nous ne pûmes point nous rendre ce soir-là, il fallait nuit et mon compagnon étranger au pays ne pouvait pas précisément déterminer l'endroit où était la loge. Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mîmes en route, et avant le lever du Soleil, j'étais au près de mon malade. Je lui rappelais les principales vérités et connaissais ses bonnes dispositions, je n'hésitai pas à lui conférer le Sacrement de la régénération. Le moindre retard pouvait rendre mon retour impossible, je repartis de suite à la faveur de notre chemin de la veille, j'arrivai chez nous le même soir, un peu fatigué mais heureux d'avoir gagné une âme rachetée au prix du sang de mon Sauvage. Ce Sauvage est de puis venu nous rendre visite; j'est très bien.

Je suis encore, cette année, au lac Caribou, cette mission n'est pas très importante par rapport au nombre des Sauvages; mais quand il n'y en aurait qu'un seul son âme n'est-elle pas le prix d'un de nos Sauvages, cette missionnaire peut-il hésiter à devenir son seigneur? Ce qui nous a déterminé à venir ici d'abord, c'est le danger que couraient les Sauvages d'être entraînés dans l'erreur. D'ailleurs il paraît qu'un grand nombre de Montagnais doivent se réunir ici, vers la fin du mois, ils viennent de très loin. Le but de leur voyage est de voir un prêtre et de se faire instruire. Il n'y a, en tout cela, qu'une seule chose qui me fait de la peine. C'est de ne pas parler la langue de ceux que j'ai occasion d'instruire. Dans ces districts et celui d'Athabascaw, on a besoin du Cris et du Montagnais. [rien dit de celui du Saguenay] et ce n'est pas l'affaire d'un jour d'acquiescer la connaissance de ces langues. Les occupations auxquelles nous avons été obligés de nous livrer, pendant l'hiver, afin de subsister, nous ont empêché de nous occuper, autant que nous l'aurions désiré, de l'étude des langues. Le temps apportera remède à ce mal, et alors il me semble que les Missions n'auront rien de pénible.

Adieu, mon R. Père. croyez toujours à l'attachement sincère de votre enfant tout dévoué.

Alex. Taché, O. M. I.

### RÈGNE DE LA TERREUR A ROME.

Naples, 13 mai.

Voilà quinze jours que nous ne recevons plus de nouvelles de Rome, toutes les portes étant barricadées; le peu que vous m'en dirai a été rapporté par des personnes sorties de vos murs sous divers déguisements. Il paraît que ce qui a le plus exaspéré à Rome, et porté les habitants à une résistance désespérée contre les français, ce fut une phrase que le général Oudinot aurait dite à Rusconi, ministre des affaires étrangères, qui était venu le trouver à Civita-Vecchia pour lui demander ses intentions. Les romains n'auraient jamais le courage de se battre, aurait répondu le général français aux menaces du ministre républicain. Cette phrase, vraie ou fautive a été répandue dans Rome avec une habileté extrême, et a excité une indignation générale contre les français. On a vu des officiers qui s'étaient retirés pour ne pas prêter serment à la république, prendre les armes comme simples soldats et courir aux barricades. De cette manière, on a obtenu qu'une partie de la garde nationale (en petit nombre à la vérité) se fût aussi présentée pour combattre les français. On ne peut cependant pas dire que le peuple romain se soit battu. La masse des défenseurs était fournie par les légions étrangères, Français, Polonais, Lombards en grand nombre.

Des commissions sont organisées en grand nombre pour les barricades. Toutes ces commissions dépendent du triumvirat; mais munies de pleins pouvoirs, elles peuvent requérir ce qui leur convient. De là un désordre immense et les dévastations les plus déplorable. Sous prétexte d'avoir du bois pour les barricades, on a enlevé toutes les charpentes de la basilique de Saint-Paul, coupé les arbres de la villa Patrizi, de la villa Albani, et d'une partie de la villa Borghèse. On a abattu l'église et le couvent de Saint-Sébastien hors les murs, s'opposant, par son voisinage de la ville, à la défense de l'enceinte. Les moines Bénédictins de Saint-Paul ont été obligés de s'enfuir, car on avait menacé de mettre le feu à leur couvent; ils sont arrivés l'autre jour à Gaëte. Plusieurs prêtres que l'on accusait d'avoir tramé une rébellion ont été assassinés; parmi eux, se trouvent le curé de la Minerva et deux jésuites italiens. Les religieux du Sacré-Cœur de la Trinité des Monts ont été obligés de chercher un refuge dans une anbergo de la place d'Espagne, sur laquelle le consul américain

a fait arborer son drapeau dans l'espoir de les protéger. M. de Forbin-Janson a couru les plus grands dangers; il avait donné asile à quelques officiers français qui étaient parvenus à s'échapper des mains de leurs ennemis; une bande de factieux vint les redemander; sur son refus, on le coucha en joue, et il fut obligé de les mettre aux agresseurs. Il a protesté contre cette violation et a demandé ses passeports; mais il paraît qu'il n'a pas pu les obtenir.

On dit que la garde nationale ayant protesté qu'elle entendait ne pas se battre contre les français et ne s'occuper que de l'ordre intérieur, les triumvirs firent une perquisition à domicile, s'emparèrent de vingt-cinq gardes nationaux, et les firent fusiller comme traitres à la patrie, pour ne pas s'être portés volontairement à sa défense.

A vous parler franchement, l'opinion ici à Gaëte n'est pas favorable aux français; tout le monde se demande pourquoi ils sont venus. Pour rétablir le Pape ou pour lui imposer de nouvelles conditions? Leur conduite a été si peu franche, leurs proclamations si contradictoires que le doute au moins est permis à cet égard. Il est impossible de se conduire plus noblement et avec plus de loyauté que le roi de Naples; partout il rétablit les autorités au nom du Pape, et relève le drapeau pontifical seul. Son arrière-garde est concentrée à Volletri, le parc d'artillerie à Genzano, le corps d'armée et le quartier-général à Albano, l'avant-garde à Castel-Grandolfo Marino et les Frattocchie. Il semble que Dieu veuille le récompenser de son dévouement au Saint-Siège; partout l'ordre se rétablit dans son royaume; hier nous avons reçu la nouvelle positive que Filangieri était maître de Palerme, après avoir fait éprouver des pertes immenses aux insurgés.—Nous attendons d'un jour à l'autre 8 ou 10,000 Espagnols qui doivent débarquer à Porto d'Anzo pour se réunir au roi de Naples.

### ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.

LE GÉNÉRAL WORTH.—Nous trouvons dans le *New York Sun* une curieuse biographie de cet officier qui vient de mourir au Texas et dont le nom occupera une si belle place dans l'histoire de la guerre du Mexique. Le major-général William J. Worth est né dans l'Etat de New-York. Ses ancêtres, Anglais de naissance, vinrent s'établir dans le Massachusetts en 1642. Le père du général était marin, mais il fit donner à son fils une éducation commerciale. Le jeune Worth ne voulut pas cependant se faire marchand. Il avait un goût prononcé pour la carrière des armes. Aussi à peine la guerre fut-elle déclarée contre l'Angleterre, en 1812, qu'il entra dans l'armée en qualité de secrétaire particulier du major-général Lewis. Celui-ci jugea bientôt que l'épée conviendrait mieux aux mains de son jeune et bouillant secrétaire que la plume dont il faisait un assez triste usage. Il l'envoya donc à Scott qui commandait alors une brigade sur les frontières canadiennes. Scott accueillit le jeune homme avec bonté le plaça dans son état-major comme aide-de-camp. Worth, au comble de ses vœux, suivit partout son chef et se distingua dans les batailles de Chippewa et du Niagara. En 1814, il fut nommé capitaine. Il avait déjà reçu une blessure dont il souffrit jusqu'au moment de sa mort. Après le rétablissement de la paix, le gouvernement l'attacha à l'École militaire de Westpoint. Puis survint la guerre de la Floride où il conquit le grade de brigadier-général par brevet. Il commanda plus tard une division de l'armée américaine qui envahit le Mexique à la suite d'une querelle d'étiquette qu'il eut avec le colonel Twiggs, il donna sa démission et revint à Washington, mais ayant appris que le général Taylor se trouvait exposé à un très-grand danger, il oublia ses griefs et se hâta de retourner au poste de l'honneur. On sait la part brillante que le général Worth a prise à la victoire de Monterey. Dans l'assaut que nos troupes livrèrent à cette ville, il se distingua entre tous par sa rare intrépidité et sa sollicitude pour les soldats qu'il commandait. Quelques semaines plus tard il était sous les murs de Vera-Cruz avec son ancien chef et dressait les termes de la capitulation. Nous le retrouvons ensuite à Gerro Gordo où sa brigade fit des prodiges de valeur, et quelques jours après il enlevait avec ces mêmes soldats la ville et la citadelle de Perote. Puis, marchant de succès en succès, il livra bataille à Santa-Anna sous les murs de Puebla dont il s'empara, et assista ensuite aux sanglantes journées de San Augustin, de Churubusco, de Chapultepec, de Molino del Rey et enfin à la prise de la capitale. Là devant se terminer sa carrière de gloire. Revenu aux Etats-Unis, il fut investi du commandement de l'armée du Nouveau-Mexique et il se rendait à son nouveau poste lorsqu'il fut atteint du choléra dans une des villes du Texas et mourut seul loin de sa famille et de ses amis.

LE GÉNÉRAL GAINES.—Né le 20 mars 1777, en Virginie, le général Gaines avait commencé sa carrière militaire à l'âge de dix-huit ans, dans une lutte contre les Indiens du Tennessee. Rentré dans son étude d'avocat après cette première campagne, il en sortit de nouveau en 1799 pour accepter un brevet d'enseigne dans l'armée régulière. En 1804, il fut nommé collecteur militaire du district de Mobile, alors occupé presque entièrement par les Espagnols. Après avoir pris une part active à l'affaire d'Arco Barr, qu'il arrêta lui-même, il fut promu un grade de capitaine, et entra encore une fois dans la vie privée, d'où ne tarda pas à le tirer la guerre de 1812. Il commandait le 25e régiment d'infanterie à la bataille de Chrysler's Field (11 novembre 1813) où il se couvrit de gloire en protégeant la retraite de l'armée avec un tant de bravoure que de talent; aussi fut-il nommé brigadier-général le 9 mars 1814. En cette qualité, il commanda à Sackett's Harbour, puis au fort Erie, dont la défense est un des plus beaux titres, en même temps qu'une des pages les plus héroïques des annales américaines. Une grave blessure, provenant d'un éclat de bombe, l'empêcha de prendre part aux dernières opérations de cette guerre; mais il eut l'honneur de se voir voter des remerciements par le congrès; il reçut en même

temps une médaille commémorative et le brevet de major-général. Depuis cette époque, il occupa divers commandements militaires, et joua ensuite un rôle assez actif dans la lutte contre les indiens Séminoles. La guerre du Mexique le trouva à la tête de la division du sud-ouest, où il leva de son propre chef, et sans attendre les ordres de Washington, une force considérable de milice; ce zèle un peu hâtif, qui n'eût pas d'ailleurs grand résultat, fit traduire le général devant un conseil de guerre; mais la décision de ce conseil ne formula aucun blâme contre lui, et la chaleur toute juvénile du vieux soldat n'eut pour effet que de l'exposer à ces moqueries, assez inoffensives d'ailleurs, que l'opinion publique dirige volontiers contre les efforts intempestifs et exagérés. Mais cette ombre à peine sensible n'avait terni aucun des sentiments qu'inspirait au peuple le caractère personnel et le passé du général Gaines. Bien qu'il eût 72 ans au moment où la mort l'a frappé, et que son avenir fût moins riche de services actifs que celui du général Worth, sa perte ne sera pas moins vivement sentie, et la pénible émotion qu'elle a causée à Washington trouvera un légitime écho sur toute l'étendue de ce pays. *Courrier.*

### FAITS DIVERS.

LOUIS NAPOLEON.—En beaucoup d'endroits, le président est dépopularisé, parce qu'il a troupé l'espoir de ceux qui voulaient tout simplement qu'il se fit empereur. Les désappointements les a jetés dans l'exécration, et les socialistes même a pour eux l'aurait de la vengeance, la tentation de la nouveauté et du fruit défendu. Ils veulent en essayer par curiosité, plus que par conviction; s'ils en étaient pendant trois mois, ils rejetteraient à coups de fourche ceux-là même qu'ils viennent d'élever sur le pavois. Mais ce qui fait la force des doctrines socialistes, c'est précisément qu'elles sont à l'état de promesses théoriques et l'essai en est trop coûteux pour qu'on puisse tenter. On ne joue point avec le feu. Il ne reste donc qu'à l'éviter, ou, tout au moins, à en arrêter les progrès.

PROUDHON.—Voici, d'après nos prévisions, la fin probable de P. J. Proudhon: Quand le carnaval sera terminé, quand la France se remettra à faire de l'ordre, ce qui devrait bien ne pas tarder, car enfin on a un peu abusé du droit de faire le contraire, P. J. Proudhon rentrera dans la vie privée, et nous serons tout surpris de le retrouver un jour perché sur un banc d'un pont, ou à la garde des parapluies et ennues à la porte d'un musée. Il va sans dire que nous le reconnaitrons à ses lunettes.

LA CHARITÉ.—Aujourd'hui dimanche, dans l'octave de l'Ascension on a lu au pône, dans toutes les paroisses de chapelles du diocèse, le mandement que vient de publier Mgr. Paréchevêque de Paris, relativement au fléau du choléra. Bien que les ravages de l'épidémie soient circonscrits et aillent en décroissant, le pieux et charitable prélat annonce à MM. les curés qu'il les autorise à dispenser les fidèles de l'abstinence du vendredi et du samedi, selon les demandes et les besoins de chacun. Mais ce qui frappe surtout dans cette touchante circulaire du premier pasteur, c'est l'admirable charité par laquelle il déclare, qu'à l'exemple de l'illustre et vénéré Mgr. de Quélen, il se dispose à adopter les orphelins que l'épidémie aura faits pendant sa funeste durée.

Nous nous souviendrons, s'écrie Mgr. Sibour en terminant, du zèle aussi ardent que tendre d'un saint Vincent de Paul. Les monuments de sa charité sont encore vivants sous nos yeux. Enfin, nous nous souviendrons de l'œuvre si belle et si bien conduite des orphelins du choléra, pensée sortie du cœur de Mgr. Quélen, qui trouva tant de sympathie dans cette grande cité, dont la charité la plus pure poursuivait avec une persévérance admirable, la réalisation, et qui, durant l'espace de douze années, a sauvé, nous le croyons, élevé, plus de douze cents enfants. Cette œuvre avait à peine fini ses travaux, elle va reprendre. L'appel que nous avons fait aux membres qui la dirigèrent avec tant de succès a été entendu. Annoncez-le aux fidèles, Monsieur le curé; et veuillez solliciter au faveur de l'œuvre des Orphelins du choléra les secours qu'ils accordèrent à l'ancienne. Déjà, rien que dans les faubourgs, plus de cent enfants que le fléau a rendus orphelins ont été inscrits sur nos listes. Les sœurs de charité les ont recueillis, en attendant que nous ayons pu leur trouver un asile et des soins maternels. Nous comptons, pour y parvenir, sur votre concours pressé, Monsieur le curé, sur la charité de tous vos bons paroissiens, et particulièrement sur le zèle infatigable de ces dames auxquelles la charité ne s'adresse jamais en vain, dont la main et le cœur sont à nos toutes les bonnes œuvres, et que nous proclamons hautement les protectrices, et plus que cela, les mères des pauvres.

COURAGE ET CHARITÉ.—Le 29 mars, M. l'abbé Paul, curé de Senez (Basse-Alpes), se promenant sur les bords de l'Assé, aperçut un enfant qui tombait dans la rivière. Ne consultant que son dévouement, il se précipita aussitôt, et après des efforts sur-humains, il parvint à saisir la pauvre créature, mais la violence du courant les entraîna; et les sépara. L'abbé Paul regagna la rive, se dévouant à se soutenir, et sans tenir compte de l'imminent danger auquel il s'exposait de nouveau, il se jeta encore dans l'eau. Il eut enfin la satisfaction de rendre à sa famille ce jeune enfant qu'il vient d'arracher à une mort certaine, en le disputant à la fureur des flots.

LES TYRANS.—De tous les tyrans, la pire espèce est celle qui se fait un marchepied de la démocratie. En général, ce sont des hommes flétris qui veulent faire prévaloir leurs individualités grossières sur les droits les plus sacrés. Qui donc a dit cela? Peut-être le comte de Mirabeau? Bonald? Point du tout. C'est M. Sobrier qui a dit cela dans la *Comédie de Paris*, le 14 mai 1848.

LES RÉGÉNÉRÉS.—On a toujours taxé d'exagération ce que les historiens racontent du fameux échafaudon de blé à Paris, mais un envoyé à l'empereur Néron. Un cultivateur de Cheraga (Algérie) vient de présenter à la com-